

CONCERTO FURIOSO

L'article s'étalait sur une page de l'édition du 25 mars 2014 de Ouest-Aven : 'Un piano à queue de marque Steinway a été retrouvé hier matin, au sommet de la falaise à Plogoff dans le Finistère. Posé là, sur la lande rase balayée par le vent, dans un des plus beaux sites de Bretagne, il demeure un véritable mystère pour les promeneurs... '

Le vieux commissaire Poquelin continua à parcourir l'article jusqu'à son terme. Il ne laissait jamais rien en suspens malgré ses airs de je-m'en-foutiste. Quelque chose lui disait qu'il serait amené à entendre la musique de ce noble instrument en tant que nouvel adjoint de la jeune commissaire zélée qui dirigeait le service. Celle-ci se complaisait à lui donner les enquêtes les plus pourries afin de le voir quitter les lieux le plus souvent possible. Les rapports qu'ils entretenaient n'étaient pas pour lui déplaire, car de nature à lui permettre de découvrir les recoins de cette Bretagne totalement ignorée en bon Méridional qu'il était. Il ne connaissait rien d'autre de la France que les trottoirs parisiens arpentés pendant des années dans le but d'y balayer la saleté du crime. Enfin muté deux ans plus tôt dans sa ville du sud-ouest pour ce qu'il estimait être sa fin de carrière, il ne trouva pas de meilleure occupation que de gifler un jeune crétin à scooter sans casque et pétard au bec qui n'était rien d'autre que le fils du principal adjoint au maire. Promu commissaire au choix à la grande surprise de tout le monde, il se retrouva dans cette ville de Quimper sans qu'il ait son mot à dire.

« J'en avais un peu marre du cassoulet », plaisantait-il souvent à l'envi. Il feuilletait les pages du journal local tout en se remémorant le goût fumé d'un bon chouchen savouré la veille qu'il comparaît à la rondeur d'un armagnac de son terroir gascon, quand le téléphone sonna affichant le numéro interne de sa cheftaine.

« Ça n'aura pas été long ! » Appréciant la justesse de ses prémonitions, son visage couperosé s'illumina d'un sourire découvrant une rangée mal alignée de dents jaunes espacées de chicots. « Allons voir la Belle puisqu'il le faut ». Il sortit dans le couloir sans se donner la peine de décrocher le combiné.

En le voyant entrer dans son bureau, la commissaire principale ne lui fit aucune remarque sur le pan de chemise qui dépassait du pantalon. Elle se garda également de commenter le boutonnage de la braguette où mardi se mariait avec lundi. Elle se leva et paraphrasa l'article du journal en insistant sur l'incongruité de la présence d'un piano au sommet d'une falaise. Elle estimait que cette affaire ne pouvait s'élucider que si un vieux briscard s'y penchait sérieusement. Et c'est pour cette raison qu'elle avait pensé à lui.

Pour le convaincre de l'importance de la situation, la commissaire principale arpentait l'espace de son bureau d'un air décidé et moulinant des bras. Sa petite taille ne l'empêchait nullement de s'affirmer. Elle en jouait d'ailleurs en chaussant soit des talons aiguilles qui la cambraient et lui permettaient de prendre de la hauteur se hissant au niveau de ses interlocuteurs, soit des chaussons plats et souples laissant transparaître une agilité toute féline. Poquelin penchait aujourd'hui plutôt pour cette deuxième hypothèse. Il la regardait faire et admirait la beauté de sa plastique.

« Vous êtes donc l'homme de la situation », conclut-elle plantée face au vieux flic, lui tendant un maigre dossier puis joignant les mains dans le dos et levant son menton en sa direction. « D'ailleurs, le procureur est déjà au courant et partage mon point de vue ». Elle retourna vers la fenêtre de son bureau énonçant tout ce qu'il était possible d'énoncer sur le quotidien des enquêtes et les contraintes budgétaires qui limitent les moyens d'investigation de la police. Sa silhouette affinée par un jean moulant surplombé d'une blouse bouffante ceinturée de son arme de service apparut à contre-jour. « Belle chute de reins, comme on dit, estima Poquelin. Mais elle n'est pas pour toi, tu le sais bien. » Il n'écoutait plus et quitta discrètement la pièce, sans claquer la porte et sans que sa chef, toujours à la fenêtre, le regard perdu sur les toits d'ardoises de la ville et lui tournant le dos pour mieux discourir ne s'en rende compte.

Il n'avait pas prononcé un seul mot.

Il descendit directement au garage en sous-sol, démarra sa voiture et partit en direction des falaises. La route sinueuse luisait sous le soleil. Parfois, au détour d'un virage, la mer s'offrait au regard et enchantait Poquelin. Le ciel clair de mars baignait de sa lumière une mer calme comme cela n'était pas arrivé depuis deux semaines où fortes pluies et averses abreuvèrent les terres et les champs. En mer, ce fut terrible. Les intempéries se succédèrent les unes aux autres et se muèrent en tempêtes aussi violentes qu'inattendues. Les vagues s'abattirent sur les berges et les digues. Les marins ne purent sortir et les autorités préfectorales déclenchèrent le plan ORSEC. Tous les services de secours et de la sécurité civile furent sur le qui-vive. On ne dénombra que deux morts au nord de Brest et un seul dans le golfe du Morbihan. Partout en Bretagne on constata des dégâts matériels sans autres décès. Mais c'est le littoral qui fut le plus touché, évidemment.

Cette période de tempête survint sans que les services météorologiques l'aient valablement prévue. Tant le public que les autorités ne trouvèrent d'explications et ils les incriminèrent comme d'habitude. Poquelin découvrit à cette occasion que la mer d'ici ne ressemblait nullement à celle de chez lui, sur la côte méditerranéenne. La force de la houle, les côtes déchirées, l'immensité océane, la puissance des marées la différenciaient totalement de sa Grande Bleue natale. Il était dans un autre monde.

Il arrêta son véhicule et lut le semblant de dossier que lui remit sa commissaire en chef. La copie des procès-verbaux de gendarmerie évoquait en termes froids la découverte du piano par les premiers promeneurs à oser s'aventurer sur les falaises après la dernière tempête. Un compte-rendu d'enquête stipulait qu'aucun piano de marque Steinway n'avait fait l'objet d'un vol signalé aux autorités des cantons environnants.

Il revenait à Poquelin de poursuivre l'enquête. Il s'arrêta sur une aire en bord de route, appela le commissariat et demanda la permanence. La voix du lieutenant David le salua dans le combiné du téléphone portable. Poquelin appréciait ce jeune flic à l'expérience déjà affirmée et à qui il n'était nullement nécessaire de répéter deux fois les mêmes choses. De plus, il l'écoutait et semblait tirer des leçons de son savoir acquis sur le terrain. Il pourrait très valablement faire carrière s'il le souhaitait.

— Un piano sur la falaise ?

— Oui. Il paraît. Je ne l'ai pas encore vu. Tu peux m'obtenir la liste de tous les vendeurs de pianos du coin, les écoles de musique où cet instrument est enseigné ou utilisé et tout ce que tu peux dénicher sur la marque ?

David laissa s'écouler quelques instants avant de conclure d'un simple « OK ». Ses méninges s'agitaient pour établir une synthèse de la situation et tenter de deviner les plans de son chef. Mais il réunirait une documentation complète et synthétique sur laquelle le vieux commissaire adjoint pourrait s'appuyer.

Le dispositif de ralentissement mis en place sur la route en corniche prévint Poquelin qu'il était arrivé. Il gara sa voiture sur le bas côté et se dirigea à pied sur la lande vers le bord de falaise où une grande tente avait été dressée. Les gendarmes de faction le saluèrent d'un doigt porté à la casquette et le laissèrent passer. Ils ne le connaissaient que trop bien, tant pour son opiniâtreté d'enquêteur que pour son appétence à déguster tout ce qui diffère des jus de fruits et de la limonade. Et puis, c'était un copain de leur capitaine Le Bihan, déjà présent sur les lieux, sous la tente.

Poquelin et Le Bihan se serrèrent la main sans autre forme de cérémonie. Ils se connaissaient depuis Paris où ils démarrèrent tous les deux leur boulot de flic et de pandore. C'était l'époque où le Ministère de l'Intérieur décida d'envoyer dans le métro pour la première fois des gendarmes en civil assurer une mission de sécurité. Ceci agaça fortement les policiers, seuls jusque là à hanter les rames et les couloirs à la recherche de tout délinquant. On reconnaissait les gendarmes à leur air martial, leur coupe en brosse et droits comme des I au garde à vous interdits de se gratter les dessous de bras. Le jeune inspecteur de police Poquelin préféra pactiser et ne pas rentrer dans la

guerre des chefs. Il leur montra tous les arcanes de ce monde souterrain et leur évita les principales gaffes et de quoi éviter un incident. La plupart d'entre eux débarquaient de leur province et semblaient perdus dans cet univers qui demande mille précautions. Le Bihan en faisait partie. Il lui en fut toujours reconnaissant. Ils nouèrent une amitié professionnelle solide qui se concrétisait ici, trente ans plus tard, sur les terres celtiques du gendarme. Celui-ci rappela au vieux commissaire les circonstances de la découverte du piano se doutant qu'il avait déjà lu les procès-verbaux établis.

« C'est un couple de jeunes retraités qui a trouvé le piano hier matin. Ils se promenaient très tôt avec leur chien comme à leur habitude. On les connaît par ici. Il n'y a aucun problème avec eux. Ils ont profité de la fin de la tempête pour sortir. Ils ont immédiatement appelé la brigade de Plogoff qui en a référé à Quimper. J'ai pris l'initiative de mettre en place ce barnum afin de protéger le piano.

— C'est une bonne idée, répondit Poquelin. Le vieux flic tournait lentement autour de l'instrument. Avec les pluies qui risquent de revenir, cela aurait été regrettable de l'endommager. L'identité n'est pas venue, n'est-ce pas ?

— Non, il n'y a pas de raison puisqu'il n'y a pas de crime. C'est juste un piano sur la falaise.

Poquelin allongea la main et caressa le bois verni de la caisse. Il se déplaçait lentement. Le piano sous l'abri en toile semblait dormir à l'instar d'un animal assoupi. Il souleva doucement le couvercle et regarda Le Bihan d'un air interrogateur. Le capitaine comprit qu'il devait aller au-delà du baratin administratif judiciaire des PV.

— Le couvercle a été baissé par le couple de retraités. Ils craignaient que l'instrument ne s'abîme s'il venait à repleuvoir.

Le piano avait donc été manipulé par d'autres que les gendarmes. Cette indication manquait dans le dossier. Le policier n'en tira aucune conclusion. Rien d'important. Juste que, comme souvent, il y a des à-côtés qu'il faut aller chercher. Il se plaça devant le piano et s'accroupit comme on le ferait face à un molosse pour être à sa hauteur et l'observer, fraterniser, le dompter et recueillir sa confiance.

La situation n'était pas seulement incongrue. Le sérieux de Le Bihan l'encourageait à poursuivre ses investigations.

La Bête était posée sur ses pattes. Endormie. Forte de sa noirceur. C'était un piano à queue. Il luisait de son bois poli. Poquelin s'approcha et souleva le capot du clavier. Les touches blanches et noires en ivoire ou en ébène apparurent telles une rangée de crocs prêts à vous déchirer si le fauve se réveille et se déchaîne. Il le referma.

— Je ne suis pas étonné que tu sois là, dit le gendarme.

Tous les deux savaient que la commissaire en chef confierait toute enquête absurde à son adjoint pour l'éloigner de l'Hôtel de Police. Pensez donc ! Un piano trouvé sur la lande en bord de falaise ! Cela aurait dû rester du ressort d'un brigadier-chef de gendarmerie de campagne. Le Bihan semblait regretter que cela soit confié à un flic de la trempe de Poquelin.

— Mais je suis très content que tu sois là, rajouta le capitaine.

Le policier se tourna vers son ami et vit tout le sérieux dont il était capable dans son regard. Ce dernier s'assura que ses hommes étaient à distance respectueuse sauf le brigadier Bonizec qui se tenait juste à quelques mètres et qui était son homme de confiance. Poquelin attendit.

— Il y a quelque chose de bizarre, insista Le Bihan.

Poquelin patientait sans dire mot. Il alla chercher dans le fond de sa poche de veste la dernière Gitane maïs de son paquet, l'alluma et s'assura en tâtant l'autre poche qu'il avait bien un paquet d'avance. Le Bihan reconnut cette vieille habitude, signe que les neurones fonctionnaient à plein, que la curiosité du vieux flic était piquée au vif et qu'il pouvait tout dire à ce dernier.

— On a tenté de le soulever sans y être arrivés. Moi, Bonizec et deux autres gars. Impossible de le faire bouger d'un millimètre !

Poquelin comprit pourquoi cette information ne figurait pas sur les procès verbaux. L'absurdité de la situation méritait qu'on la retarde encore un peu. Dès qu'on la divulguerait, les emmerdes commenceraient à coup sûr. Le Bihan demandait l'aide de son ami qui, de toute façon, était chargé de l'enquête. À lui d'assurer et d'assumer. À deux, ils sauraient quoi faire.

— Quelqu'un d'autre est au courant ?

— Non, que nous quatre. Et toi maintenant.

— Tout le monde ferme sa gueule pour l'instant. OK ?

Le gendarme acquiesça. Il garda le silence en voyant Poquelin sortir son couteau à cran d'arrêt, en dégager la lame et s'accroupir au pied du piano. Le policier creusa autour d'un pied. Puis d'un deuxième. Le gendarme observait, médusé. Les deux hommes se regardèrent quand Poquelin finit de creuser autour des trois pieds du piano et en tira la seule conclusion possible et pourtant si incroyable.

— Le piano a pris racine, dit le vieux commissaire adjoint. Voilà pourquoi vous n'avez pu le soulever ni le déplacer.

Le gendarme inclina sa casquette vers l'arrière comme pour mieux s'en rendre compte et s'accroupit

vers ce que lui montrait le vieux policier. Il n'y avait aucun doute. Ses yeux bien écarquillés ne lui mentaient aucunement. Du bois brut continuait sous les pieds vernis et s'enfonçait dans le sol. Cela s'annonçait difficile à inscrire dans un procès verbal.

— Je m'en occupe, le rassura Poquelin.

Le vieux policier laissa son ami et ses agents sur le site et décida de revenir à Quimper. Il s'arrêta à la médiathèque où, en grand lecteur, il avait pris un abonnement dès son installation dans cette ville. Il y resta jusqu'à la fermeture. Il compulsait tout ce qu'il put dans les ouvrages techniques dédiés aux instruments de musique, s'informa dans les revues emplies de toute l'actualité consacrée à la musique classique, au jazz et à tout ce qui pouvait concerner le piano. Il monopolisa un poste internet et surfa sur le web au gré de ses lectures pour visualiser, confirmer et les compléter par ses trouvailles. Il prenait parfois des notes qu'il rangeait dans le dossier que lui remit sa chef.

Il vit cette dernière quand, après la médiathèque et avant de rentrer chez lui, il décida de passer au commissariat vérifier si David avait déjà pu récolter les informations demandées. Le poste de police s'était vidé des équipes de jour et tournait au ralenti. La seule animation provenait du bureau de la commissaire en chef. Celle-ci, attablée à son bureau en tenue de gymnastique qu'elle arborait au cours de self-défense qu'elle adorait suivre, c'est-à-dire vêtue d'un simple débardeur découvrant ses épaules, un short très court et moulant dévoilant ses cuisses musclées au-dessus de ses pieds nus, pianotait sur son ordinateur, entourée de jeunes agents en survêtement tous penchés sur l'écran afin de mieux voir et s'appuyant, qui sur l'épaule de la jeune femme, qui sur une cuisse afin de ne rien perdre de la rédaction d'on ne sait quel procès-verbal. Les rires fusaient. Poquelin passa au large et s'installa à son bureau. Une chemise cartonnée l'attendait enrichie des documents fournis par le lieutenant David. Il apprécia la diligence du jeune flic. Ce n'est pas lui qui glousserait avec les autres d'à côté. Il compulsait le dossier.

Aucun piano Steinway n'était répertorié dans le département. Il fallait aller jusqu'à Rennes avant d'en trouver un seul. Aucun piano, quelle que fût sa marque n'avait été signalé comme disparu ou volé dans toute la Bretagne ces dernières semaines. Une liste reprenait la raison sociale et l'adresse de tous les lieux où un piano faisait office d'instrument de musique : écoles de danse, de musique, théâtres, bars, etc. La plupart du temps c'était des pianos droits. Les pianos à queue étaient plus rares et se rencontraient chez quelques particuliers également. Les raisons économiques expliquaient également cette rareté. David avait joint une liste de modèles avec les prix de vente que Poquelin avait aussi consultée sur internet à la médiathèque. Un Steinway pouvait dépasser les cent mille euros !

Ces prix s'expliquaient de par le fait main, le savoir-faire de la marque américano-allemande, la qualité des matériaux. Le souvenir de Petrucciani et ses mélodies jazzy lui revinrent en mémoire les rares fois où il l'avait regardé jouer dans des émissions comme celles présentées par Jacques Chancel. Il n'avait pas donné plus d'importance que cela à l'époque. Il se doutait que le monde des Steinway lui était étranger. Si en tant que flic il était amené à côtoyer toutes sortes de gens, il réalisait que cet univers-là lui était parfaitement étranger et fermé. Il relut les différentes pièces amassées dans le dossier. Il s'imprégna des documents officiels comme des notes prises par lui-même ou par David. Il n'ignorait plus rien de l'instrument en question. Que les pieds de ce dernier s'enfoncent dans la terre n'était qu'un aspect parmi tant d'autres. Tout à coup, un détail sur une image lui sauta à la figure. Il bondit sur ses pieds et vérifia une adresse sur l'un des premiers PV établis par les gendarmes. Il consulta sa montre, ramassa tous les documents et fila vers sa voiture. Il ne remarqua même pas que le bureau de la commissaire en chef s'était vidé de ses occupants. Il s'en foutait royalement.

Dehors la nuit recouvrait la ville. Même si les journées rallongeaient, l'obscurité rappelait au vieux policier qu'il devait se dépêcher. Il programma l'adresse sur son GPS et suivit les indications de la voix douce jusqu'à son terme. Il gara son véhicule une fois arrivé à Loctudy, devant la maison des Rostan, le couple de jeunes retraités qui déclarèrent le Steinway à la gendarmerie. Ils habitaient une paisible maison, non clôturée en signe de bienvenue. La lumière au travers des fenêtres laissait entendre que ses occupants jouissaient de leur foyer.

Poquelin sonna fermement, ne lâchant aucunement la pression sur le bouton. L'homme apparut sur le seuil de la porte, excédé de cette manière de faire. Poquelin lui fourra sa carte tricolore sous le nez sans un mot. Ses yeux fixaient l'homme qui resta pantois.

« Police », dit-il simplement mais fermement. Les épaules de l'homme s'affaissèrent. Il manque quelque chose au piano, continua Poquelin. Son aplomb, son assurance et la sévérité de son attitude eurent raison de l'homme. Ce dernier baissa les yeux et comprit qu'il n'avait d'autre alternative que de se rendre. Son épouse le rejoignit et comprit de suite la situation.

— Nous avons fait une erreur, Monsieur, nous le regrettons. Rentrez s'il vous plaît, le pria-t-elle et le couple s'écarta. Poquelin pénétra dans le salon. Il s'arrêta face au piano collé au mur. Un Yamaha. Un piano droit.

— Comprenez-nous. Nous adorons la musique et lorsque nous avons découvert ce Steinway sur la lande, nous pensions rêver. On n'en croyait pas les yeux. On a joué quelques notes et nous sommes partis. On n'a pas résisté à la tentation d'emporter la banquette.

Le commissaire Poquelin regarda le siège. Il était d'aussi belle facture que le Steinway. Il l'empoigna à deux mains, le souleva et se dirigea vers la porte laissée ouverte sans un regard envers le couple de jeunes retraités. Perdu dans ses pensées, il le rangea dans le coffre de sa voiture et démarra en direction des falaises de Plogoff.

Le dispositif de surveillance autour de la tente abritant le piano était allégé. Deux gendarmes montaient la garde dans leur estafette garée au bord de la route à quelques dizaines de mètres de l'objet insolite. Ils ne réagirent aucunement à la vue du vieux policier et restèrent dans leur véhicule. Il y avait suffisamment d'éléments farfelus et insolites sans qu'il soit besoin de se préoccuper du policier qui devait bien savoir ce qu'il faisait de toute façon.

Justement, ce dernier vint jusqu'au piano et déposa la banquette là où un musicien pourrait s'asseoir et en jouer. Il recula admirer l'ensemble. Les choses paraissaient rentrer dans l'ordre. Les pans remontés de la tente ne cachaient nullement les reflets du ciel étoilé sur la surface de la mer. Nulle trace de vent. Tout semblait tranquille. Il aviserait demain des suites de l'enquête. Il se demandait quel sort réserver au couple de retraités coupables de l'emprunt de la banquette. Il fit quelques pas en direction de sa voiture, nourri de ses réflexions et content de la tournure que prenaient les événements quand une note cristalline résonna dans la nuit. Poquelin s'arrêta net.

Une douce mélodie suivit. Un mouvement *lento*. Comme un appel. Une manière de se manifester. Un retour à la réalité et au présent. Poquelin refusait de se retourner. Cela ne pouvait continuer. C'était impossible. D'autres notes s'enchaînèrent, plus rapides. *Adagio*.

Toute une vie de flic pour en arriver là ! La musique continua. *Andante*. Insistante. Il ne pouvait cette fois-ci incriminer un excès de chouchen ou de whisky armoricain fabriqué localement. Non. Il se retourna enfin. Il le fallait bien.

Il reconnut sa belle commissaire dont les doigts gracieux effleuraient à peine les touches noires et blanches. Elle ? Ou une fée lui ressemblant ? Le doute était permis. Le profil au nez bien droit laissait planer le doute. Elle le regarda et lui sourit.

— Bonjour Poquelin. Tu aimes ?

Ressemblance frappante ou vraie cheftaine ? Peu importait de toute manière. Elle se leva de la banquette et lui fit face.

— C'est gentil d'avoir apporté le siège. Sans lui, je ne pourrais appeler les étoiles et faire danser les flots.

Poquelin gardait le silence. Son regard se portait sur les cheveux blonds dénoués qui encadraient le beau visage aux pommettes carrées qu'il connaissait si bien de ne jamais les avoir caressées. Une

longue robe blanche de soie et flanelle légèrement transparente par endroits autorisait que l'on admire les belles formes du corps.

— Je m'appelle Karenn, princesse de Ker Ys. Je jouerai pour toi si tu veux et pour les miens. Si par mes chants, ils reviennent prendre place dans ce monde, je te promets de partager l'éternité à tes côtés.

Poquelin ne réagissait pas. Il lui semblait que sa commissaire à lui avait les cheveux un peu moins longs quand elle les dénouait d'un geste séducteur. N'avait-elle pas les cuisses un peu plus épaisses également ?

— Reviens demain au cours de la nuit et je jouerai rien que pour toi. J'interpréterai le plus beau concert qu'il te sera donné d'écouter. Viens seul. Ce sera merveilleux. Ma musique s'adresse aux dieux et à tout ce que tu ne peux imaginer dans la Nature. Ce sera grandiose, je te le promets. *Allegro. Presto et prestissimo. Que dis-je ? Furioso.* Tu t'en rappelleras toute ta vie à mes côtés.

Poquelin en avait assez vu et entendu. Il doutait de la scène. Il doutait de lui-même. Il sentit une brise lui caresser le visage. Il courut vers sa voiture. Ses jambes courtes et son gros ventre le firent transpirer. Il démarra en trombe et s'engouffra dans la nuit. Un léger crachin voila le pare-brise et obstrua sa vue. Il fit un effort pour se calmer et ralentir son allure. Il pressentit un piège dont il ne déterminait pas la nature.

Les idées tourbillonnaient. Le regard de Karenn se confondait avec celui de la commissaire en chef. Les deux visages se superposaient dans son esprit. Les notes de musique accompagnaient les paroles de la princesse et nimbaient d'une résonnance toute particulière le souvenir des ordres que lui adressait sa chef.

Poquelin se devait d'agir.

Il arriva chez lui et se regarda dans le miroir de l'entrée. Il vit le visage d'un fou. Pas seulement des traits grossiers et laids, mais l'expression d'un homme aux abois. Peu à peu, devant son image, il reprit son souffle. Ses yeux reflétèrent enfin la dureté du vieux flic qu'il était quand il affrontait sans peur aucune un adversaire dangereux.

Il se dirigea vers la remise au fond du jardinet de la maisonnette qu'il occupait. Il trouva ce qu'il cherchait parmi le fatras laissé par la propriétaire à laquelle il louait les lieux. Il appela son ami Le Bihan aucunement surpris de l'heure où on le dérangeait.

— Passes me prendre, veux-tu ? Je ne suis pas en état de conduire.

Le gendarme ne laissa rien transparaître de l'inquiétude ressentie à entendre son compère.

— Où allons-nous, hasarda-t-il ?

— Sur la lande. Au bord de la falaise. Là où se trouve le piano. Viens avec un ou deux hommes sûrs. Le temps presse. Ça urge...

Le Bihan comprit le message. Cela sentait les ennuis et la magouille. Mais avec Poquelin et un piano de luxe qui prend racine sur une lande bretonne, il ne pouvait en être autrement. Il passa prendre Bonizec qui ne posa aucune question et un autre gars, un costaud qui ne buvait jamais une goutte d'alcool et qui en avait vu de toutes les couleurs pendant les quelques années où il servit en Corse. Les trois hommes passèrent chercher Poquelin chargé d'un gros sac et filèrent vers la falaise. Les gestes du vieux commissaire adjoint étaient vifs et précis. Les gendarmes le virent vider son sac d'une tronçonneuse à essence qu'il mit en marche et scier au ras du sol les trois pieds du piano.

— C'est maintenant que j'ai besoin de vous.

Les quatre hommes soulevèrent l'instrument d'un même mouvement. Ils s'approchèrent du bord de la falaise le portant à bout de bras et, parfaitement coordonnés, l'envoyèrent s'écraser sur les rochers en contrebas dans un grand fatras de cordes, bois, métal, pédales et autres marteaux.

— Allez, on rentre, dit le vieux flic. Il croisa le regard de son ami et lui sourit. Je m'arrangerai avec la procédure. Ne t'en fais pas. J'invoquerai tel riche héritier en goguette dans la région et complètement bourré qui n'a pu résister à jouer de son piano dans un bel endroit romantique comme celui-ci et revenu chercher son instrument. Plus c'est gros mieux ça passe.

Les gendarmes restaient dubitatifs.

— Ça vaut mieux que de raconter des histoires de pianos qui prennent racine, de fées ou de dieux enfouis qui refont surface au gré des tempêtes, non ?

Personne ne comprit, mais tout le monde acquiesça et chacun rentra chez soi.

Le lendemain, Poquelin croisa sa chef dans le couloir à l'étage avant qu'il n'aille se chercher des cigarettes. Elle arborait une minijupe en toile de jean et des bottes cuissardes en cuir. Elle s'adressa à lui avant de rentrer dans son bureau et de le congédier en lui fermant la porte au nez.

— J'ai lu votre rapport. Bravo, je vous félicite. Affaire classée. Je savais que je pouvais compter sur vous.

Il traversa la cour du commissariat bougonnant comme d'habitude et comptant sa monnaie avant de se rendre au bureau de tabac. Il eut le pressentiment désagréable que sa belle commissaire en chef l'observait de la fenêtre de son bureau. Il refusa cependant de se retourner et de lever les yeux. Il lui aurait alors été possible d'entr'apercevoir la Belle le regarder, le front appuyé contre la vitre de sa fenêtre, triste comme jamais. L'attention de la jeune femme se porta ensuite au-delà des toits d'ardoises, en direction des falaises surplombant la mer sous un ciel dégagé et limpide de luminosité.

— Adieu, frères. Les hommes saccagent leur monde, mais vous en interdisent l'accès.

Ses yeux revinrent à la silhouette bourrue du vieux flic obstiné qui s'éloignait et une larme roula sur chacune de ses belles pommettes carrées.